Zeitschrift: Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 14 (1883-1884)

Nachruf: Arnold Guyot _ 1807-1884
Autor: Favre, L.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ARNOLD GUYOT

1807 - 1884

Par L. Favre, prof., vice-président de la Société.

Bien qu'il ait passé la moitié de sa vie en Amérique, et que pendant bien des années il ne nous ait pas fait de communications directes, Arnold Guyot vivait dans la mémoire des vieux membres de la Société, qui conservaient pour lui autant d'estime que d'affection. Pouvions-nous oublier ce collègue dont les travaux et les succès à l'étranger nous ont fait tant d'honneur, le professeur aimé qui, durant sept années, a instruit et charmé ses étudiants, le secrétaire qui a rédigé tant de procès-verbaux et résumé tant de découvertes intéressantes, l'ami et le compagnon d'Agassiz, dont il complétait les recherches sur les glaciers en faisant connaître leur ancienne extension par ses études sur les terrains erratiques alpins.

S'il ne nous a pas tenus au courant de ses travaux dans le pays lointain qui est devenu pour lui une seconde patrie, ne lui en gardons pas rancune, il a éprouvé vers la fin de sa vie le besoin de se rapprocher de nous. On sait la part qu'il a prise il y a deux ans au cinquantenaire de notre Société, en envoyant, de concert avec M. Léo Lesquereux, une lettre touchante, exprimant sa sympathie pour nous et sa vive

et fidèle affection pour M. L. Coulon, notre président. Plus tard encore, il a mis une insistance toute particulière à demander l'insertion dans notre Bulletin d'une notice concernant le résumé de ses découvertes, faites en 1838, sur les glaciers du Haut-Valais et de l'Oberland bernois, découvertes contestées plus tard par d'autres savants, et dont il tenait à établir d'une manière définitive la priorité. Lorsqu'il nous envoyait ce travail, qui datait de si loin, pour renouer avec nous des relations interrompues, il prévoyait sans doute sa fin prochaine; sa pensée se reportait au sein des Alpes, témoins des plus vives émotions de sa jeunesse, au pied du Jura, son berceau; il revoyait sans doute les eaux tranquilles de notre lac, où se mire le hameau d'Hauterive, la maison où s'est écoulée son enfance, le Gymnase où il donna ses premiers cours. Qui peut résister à de tels souvenirs? C'était sa main défaillante qu'il nous tendait à travers l'Atlantique, c'était l'adieu du Suisse à sa patrie.

Nous avons compris ce qui se passait dans son cœur; aussi la nouvelle de sa mort nous a-t-elle remplis de tristesse et nous sentons-nous pressés de rappeler en quelques mots à la génération actuelle, qui ne l'a pas connu, sa noble et utile carrière.

Outre mes souvenirs personnels, les documents dont j'ai fait usage m'ont été fournis par son neveu M. Ernest Sandoz, par M. Léo Lesquereux, M. A. Mayor et par M. Ch. Faure, l'auteur d'une excellente notice où j'ai puisé largement. Je leur en exprime ici toute ma reconnaissance.

Arnold-Henri Guyot est né à Boudevilliers au Val-de-Ruz, le 28 septembre 1807; on dit que son nom lui fut donné en souvenir du héros d'Unterwald, pour

lequel son père David-Pierre Guyot avait une grande admiration. Sa mère, Constance née Favarger, de Neuchâtel, distinguée par son caractère autant que par sa beauté, devint veuve de bonne heure, après avoir eu douze enfants, dont six moururent en bas âge; elle éleva avec soin ceux qui lui restaient et dont Arnold était le seul fils.

Vers 1818, la famille, qui avait éprouvé des revers, s'établit à Hauterive et ouvrit un pensionnat de demoiselles, qui se fit bientôt une réputation. Mais elle n'était pas au terme de ses épreuves; en 1819, une épidémie de fièvre typhoïde enleva le père, dispersa les élèves et frappa cinq autres membres de la famille. Arnold, placé à la Chaux-de-Fonds chez M. Henri-Louis Robert-Tissot, en échange de sa fille, échappa à la contagion. Il y resta une année, fréquentait l'école du village et, déjà alors, se montrait assidu et laborieux.

En 1821, à 14 ans, Arnold entra dans la seconde classe du collège de Neuchâtel, où il devint le camarade de Léo Lesquereux, le célèbre botaniste, de M. Frédéric Godet, et bientôt, selon l'expression de celui-ci, son frère en entomologie et en courses dans les bois de Chaumont et au Creux-du-Van. Et pourtant, les études classiques, les seules organisées régulièrement à Neuchâtel jusqu'en 1831, semblaient peu propres à développer chez les jeunes gens le goût pour l'histoire naturelle. « Guyot et moi, dit Léo Lesquereux, (1) étions frères en études. Pendant des années, nous avons vécu ensemble, travaillé en com-

(1) Lettre du 10 février 1884 à son ami Fritz Berthoud.

mun, joui des avantages de la famille pendant nos vacances, chez sa mère à Hauterive, ou chez mes parents à Fleurier. Nous avons eu ensemble une belle et heureuse jeunesse, et je dois sans doute à cette amitié de mon enfance une des bonnes influences qui sont entrées dans le courant de ma vie, une influence que je ne puis ni analyser, ni préciser peut-être, mais qui s'est montrée et se montre encore, je n'en doute pas, sans que je puisse dire en quoi ni comment. L'arbre grossit, porte plus tard ses fleurs et ses fruits. Savons-nous si telle branche coupée à temps, si telle substance rencontrée par les racines ont contribué à augmenter ou à diminuer les récoltes ou à rendre ses fruits plus doux ou plus amers? »

En 1825, il se rendit à Metzingen, près de Stuttgart, pour y apprendre l'allemand, et y resta trois mois. Un accès de mal du pays l'engagea à visiter à Carlsruhe sa sœur cadette, qui était alors chez le maître-général des postes du grand-duché de Baden, M. Braun, dont les goûts prononcés pour l'histoire naturelle et les collections qu'il avait réunies eurent une puissante influence sur la carrière de ses enfants et de leurs amis. Son fils, Alexandre Braun, qui devint un botaniste éminent, s'était lié avec Agassiz, étudiant à Heidelberg; il l'invita avec Carl Schimper et Imhof, de Bâle, à passer les vacances d'été dans sa famille. Guyot, ami d'Agassiz par la Société de Zofingue, fut reçu à bras ouverts dans ce milieu dont il partageait avec enthousiasme les aptitudes et les goûts, et y passa plusieurs mois qui comptent parmi les plus doux et les plus ensoleillés de sa vie. Il leur consacre plusieurs pages émues dans sa biographie d'Agassiz. (1)

(1) Biographical Memoir of Louis Agassiz. Princeton. N.-J. 1883.

Ceux qui ont connu Agassiz, son ardeur au travail, sa soif de savoir et de découvrir, l'entraînement qu'il exerçait sur tous ceux qui l'entouraient, comprendront l'emploi que ces jeunes gens d'élite, ainsi réunis par une heureuse fortune, faisaient de leurs journées. « Attenant à la maison Braun, dit A. Guyot, et s'étendant dans un jardin spacieux, loin du bruit de la rue, s'élevait une aile de bâtiment, longue et contenant une file de chambres : celles de l'étage supérieur étaient destinées aux hôtes de la maison, l'étage inférieur était consacré à la science. La première pièce au rez-de-chaussée renfermait la riche collection de minéraux du père; les autres, remplies de plantes vivantes ou séchées, de conferves dans l'eau, de microscopes, d'ouvrages de prix pour la détermination, étaient les laboratoires des jeunes naturalistes. Là étaient déposés, comparés, étudiés les trésors recueillis par eux dans la contrée voisine et plus loin dans la Forêt-Noire. Là aussi étaient discutées, avec une ardeur et une audace toutes juvéniles, les théories suggérées par les faits observés. »

« Les mois s'écoulaient dans un commerce constant et immédiat avec la nature, les sujets de recherches changeant à mesure que la saison s'avançait. La botanique, l'entomologie, les coquilles terrestres et d'eau douce eurent leur tour, enfin les champignons charnus et épiphylles, d'une abondance exceptionnelle cette année-là, surtout dans la forêt de Hartwald, leur offrirent une profusion de beautés inattendues en même temps qu'un champ d'observations nouvelles qui accrurent singulièrement la somme de leurs connaissances. »

Le profit retiré de leur réunion dans des circons-

tances si favorables et de leur influence réciproque fut très grand, l'ardeur nouvelle avec laquelle ils poursuivirent leurs études en est la preuve.

Ajoutons que tous devinrent des hommes distingués, que Cécile Braun, sœur d'Alexandre, douée de hautes qualités morales et d'un talent remarquable pour le dessin, fut la première femme d'Agassiz, et qu'elle mit la main à quantité de planches de ses ouvrages.

En quittant Carlsruhe, A. Guyot suivit les cours du Gymnase de Stuttgart, et se rendit si bien maître de la langue allemande, que souvent on le prit pour un Allemand.

De retour à Neuchâtel en 1827, il entra en théologie et se prépara avec sérieux à la carrière ecclésiastique. En 1829, nous le trouvons à Berlin où il suivait les cours de Schleiermacher, de Néander et de Hengstenberg. Pour être moins à charge à sa mère, il accepta de M. Müller, conseiller privé du roi Frédéric-Guillaume III, une place dans sa maison et à sa table, pour faire profiter ses enfants d'une conversation française avec un homme cultivé. Il resta cinq ans dans cette maison, où il contracta des relations qui lui furent très utiles. Il donnait aussi des leçons particulières dont ses études de théologie ne souffraient pas, et consacrait ses moments de loisir aux sciences naturelles, vers lesquelles il se sentait invinciblement attiré. Il étudia ainsi la chimie avec Mitscherlich, la physique et la météorologie avec Dowe, la géologie avec Hofmann; il fréquentait aussi les cours de Hegel, de Steffens, et surtout ceux de Carl Ritter, le grand géographe, dont il devint un des élèves favoris.

On devine que le moment vint où Guyot abandonna la théologie, comme Agassiz déserta la carrière médicale.

En 1835, il quitta Berlin, après avoir reçu le grade de docteur en philosophie et soutenu sa thèse sur la *division naturelle des lacs*, dédiée à A. de Humboldt et à C. Ritter, et vint à Paris où l'appelait M. de Pourtalès-Gorgier pour lui confier l'instruction de ses fils.

Il demeura quatre ans dans cette famille, qui passait les hivers à Paris et employait l'été à des voyages commandés par la santé chancelante de Madame de Pourtalès. C'est ainsi qu'il fit un séjour aux Eaux-Bonnes dans les Pyrénées, où il put donner essor à son goût pour les excursions et les études sur le terrain; il parcourut en outre la Belgique, la Hollande, les bords du Rhin, une partie de l'Italie. Au moment de partir pour Madère, Madame de Pourtalès mourut à Pise, en demandant à A. Guyot de rester avec ses fils.

Au printemps de 1838, il reçut à Paris la visite d'Agassiz qui venait de proclamer la théorie glaciaire dans son discours à la Société helvétique des sciences naturelles, réunie à Neuchâtel, et désirait entraîner son ami à sa suite, dans la campagne qu'il avait entreprise pour établir cette science nouvelle sur de solides fondements.

L'enthousiasme des grands esprits est contagieux. Dès que l'été fut venu et que l'heure des vacances eut sonné, A. Guyot dirigea ses pas vers les glaciers de l'Oberland bernois et du Valais et employa six semaines à les parcourir et à les étudier. Ce court espace de temps lui suffit pour découvrir les lois principales qui les régissent : leur structure, leur mode d'avancement, leur état moléculaire, la formation des crevasses, des bandes bleues, choses alors nouvelles pour la science.

Au mois de septembre de la même année, Agassiz et Guyot se rendirent à Porrentruy où se réunissait la Société géologique de France, pour entendre Jules Thurmann exposer ses théories sur les soulèvements jurassiques et étudier ces phénomènes sous sa direction. C'est là qu'ils exposèrent les découvertes qu'ils venaient de faire.

En 1839, A. Guyot rentra à Neuchâtel avec l'intention de diriger ses études sur l'ancienne extension des glaciers, pendant qu'Agassiz s'établissant sur les glaciers mêmes leur arracherait leurs secrets. Assidu aux séances de notre Société, dont il fut l'un des secrétaires, il fit partie du Comité de météorologie avec M. d'Osterwald et Henri Ladame. C'est en cette qualité qu'il contribua à organiser dans notre pays les observations météorologiques, préludant ainsi aux opérations analogues, mais autrement plus vastes, dont il fut chargé plus tard en Amérique.

Il se fit connaître à Neuchâtel en donnant des cours publics de géographie physique, qui furent si appréciés, qu'à la fondation de la première Académie en 1841, il fut appelé à la chaire d'histoire et de géographie, qu'il remplit avec la plus grande distinction jusqu'en 1848.

En 1842, il publia avec son ancien élève, M. Henri de Pourtalès-Gorgier, la carte du fond des lacs de Neuchâtel et de Morat, dont 1100 sondages systématiques avaient fait connaître la topographie. La notice qui accompagne cette carte a paru dans un volume de nos *Mémoires*.

Un autre travail original, infiniment plus considérable, est l'étude de la répartition des blocs erratiques

et des anciennes moraines au nord et au sud des Alpes. Il y consacra toutes ses vacances d'été pendant sept années consécutives, parcourant, le marteau à la main, le baromètre sur l'épaule, une étendue de 500 kilom. de longueur sur 300 de largeur, notant les blocs, prenant des échantillons, mesurant leur altitude. Il remonta ces traînées de pierres éparses, en comparant les échantillons qu'il en détachait et arriva jusqu'à leur origine et leur point de départ. Le Musée géologique de Princeton possède sa collection de 5 à 6000 échantillons, dont il a laissé les doubles à notre Musée de Neuchâtel.. C'est un titre sérieux à notre reconnaissance.

Tandis que Guyot suivait à la piste les terrains transportés autrefois par des glaciers qui n'existent plus, Agassiz ne restait pas inactif; il s'établissait au milieu du glacier de l'Aar, où pendant plusieurs années il passa une partie de l'été, interrogeant la glace même et inaugurant des recherches qui eurent un grand retentissement. Je ne referai pas ici l'histoire de l'*Hôtel des Neuchâtelois* qui acquit une réputation légendaire.

L'intention d'Agassiz était de publier sur le *Système glaciaire* trois volumes; le premier devait contenir le résultat de ses observations personnelles; le second, les travaux d'Arnold Guyot; dans le troisième, Ed. Desor exposerait les phénomènes erratiques en dehors de la Suisse, en Europe et en Amérique. Le premier volume seul fut publié à Paris en 1847, sous le titre : *Nouvelles recherches sur les glaciers.*

Pendant que l'ouvrage était sous presse, Agassiz partait pour les Etats-Unis, où Desor, arrêté par un voyage en Scandinavie, ne tarda pas à le rejoindre.

On sait qu'il avait reçu une mission scientifique du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, et qu'il était appelé à Boston pour donner des conférences à l'Institut Lowel.

La révolution du 1er mars 1848 et la suppression de l'Académie de Neuchâtel, qui en fut la conséquence, mirent Guyot dans une cruelle situation. Il devait pourvoir à l'entretien de sa mère et de deux de ses sœurs retirées chez lui avec leurs enfants; mais pour continuer ses fonctions de professeur, qui lui donnaient son pain, il devait prêter serment de fidélité à la république. Placé entre son intérêt et ses anciennes affections, sa résolution fut bientôt prise, il écouta les appels que lui adressaient Agassiz et Desor, et partit la même année pour l'Amérique, sans savoir quelle carrière s'ouvrirait devant lui.

Lorsqu'il débarqua dans le Nouveau-Monde, il se trouva bien embarrassé. Il n'était pas précédé comme Agassiz par une réputation brillante; il ne savait pas même la langue du pays. Comment se faire connaître de manière à inspirer confiance et trouver une occupation lucrative? Ce moyen lui fut offert, sur la recommandation d'Agassiz, par l'Institut Lowel, qui lui demanda une série de conférences en français sur la *Géographie physique dans ses relations avec l'histoire de l'homme.*

Ce cours, composé de douze leçons, fut accueilli avec tant de faveur, qu'il fut traduit immédiatement en anglais, publié d'abord dans un journal scientifique, puis en un petit volume, sous le titre *Earth and Man*, « la Terre et l'Homme », dont les éditions se succédèrent en Amérique et en Angleterre, et qui le posa dès l'abord comme un penseur profond et un savant de premier ordre.

Dès lors, les Américains résolurent de s'attacher un homme de cette valeur, et on le chargea de réformer l'enseignement de la géographie en donnant des cours itinérants aux instituteurs et dans les écoles normales de l'Etat de Massachussets. Pendant l'été de six années consécutives, il s'acquitta de cette mission avec un zèle et un succès qui ont fait époque dans le pays. Agassiz était associé à cette œuvre de relèvement pédagogique et traitait des sujets d'histoire naturelle appropriés à ce but.

Les progrès furent si marqués dans les écoles soumises à la méthode d'Arnold Guyot, qui était une combinaison de Ritter et de Pestalozzi, qu'on lui demanda de rédiger des manuels pour l'enseignement de la géographie dans les divers degrés, et de fournir les cartes et les atlas nécessaires, le matériel ancien étant insuffisant.

Par la force des choses, il fut entraîné à entreprendre des publications importantes et lucratives, et à créer un établissement de cartographie, à la tête duquel il plaça son neveu M. Ernest Sandoz, formé par de bonnes études et un séjour de deux ans à Gotha chez le Dr Petermann.

Ainsi parurent successivement trois séries de cartes de diverses grandeurs, formant des atlas scolaires comprenant plus de cent cartes, et trente cartes murales, dont trois sont destinées à l'enseignement de l'histoire ancienne. Il a aussi composé des cartes accompagnant un cours de géographie physique. Ces divers ouvrages ont obtenu à Vienne en 1873, la médaille du Progrès, et à Paris en 1878, la médaille d'or.

Loin d'être absorbé par ces travaux, A. Guyot s'occupait dans le même temps d'une création qui a pris,

dès lors, un développement universel, je veux parler des observations météorologiques et des moyens rapides de les relier pour les obtenir simultanément sur une vaste contrée. On en faisait déjà en Amérique, à son arrivée, mais elles étaient mal organisées, les stations choisies sans méthode manquaient de relation entre elles, les instruments mêmes étaient imparfaits. Invité par l'Institution Smithsonienne à présenter un projet comprenant les changements désirables, il s'attacha d'abord à améliorer les instruments, introduisit le baromètre de Fortin, perfectionné par Ernst, auquel il apporta diverses modifications. Pendant les hivers de 1850 et 1851 et au prix des plus grandes fatigues, il établit un premier réseau de 50 stations dans diverses parties, peu accessibles alors, de l'Etat de New-York. Il rédigea ensuite des instructions pour les observateurs, avec des tables de réductions, qui formèrent un grand volume sous le titre : *Smithsonian Meteorological and Physical Tables*, publié d'abord en 1851, augmenté en 1858 et dont une nouvelle édition est sous presse.

Déjà au début de cette organisation, il désirait établir un ensemble d'observations simultanées, reliées par le télégraphe et pouvant fournir au pays, sur la marche des tempêtes, de la pluie, de la chaleur et du froid, des indications précieuses à l'agriculture et à la navigation. Mais ce projet, abandonné d'abord, faute d'argent, a été réalisé plus tard par le bureau du service des signaux, qui publie chaque jour une carte météorologique et des avis sur le temps probable, reproduits par les journaux quotidiens.

Mais l'énorme dépense de force nécessitée par tant de créations l'avait épuisé ; il avait besoin d'une vie

plus tranquille et de cette sécurité si nécessaire à l'accomplissement de sérieux travaux intellectuels. Le collège de Princeton, dans l'Etat de New-Jersey, songea à s'attacher notre compatriote en lui offrant une chaire; mais l'insuffisance du budget retarda l'accomplissement de ce vœu jusqu'en 1854. C'est alors que M. Daniel Price, de Newark, s'étant engagé à fournir le traitement du professeur pendant plusieurs années, la chaire de géographie physique et de géologie fut fondée et donnée à A. Guyot. Il avait alors 47 ans.

Dans l'intérêt de ses cours et pour donner du relief au collège de Princeton, qui n'avait pas de Musée et qui déclinait, il résolut de réunir des collections de divers genres, mais principalement de fossiles et de minéraux, et commença par faire don à l'établissement des cinq ou six mille échantillons de roches alpines qu'il avait apportées d'Europe et qui attendaient d'être tirés de leurs caisses. Ce noyau devint le point de départ de dons qui ne se firent pas attendre. On sait les sommes considérables que reçut Agassiz pour son Musée de Cambridge; il en fut de même pour A. Guyot : un seul ami généreux versa en plusieurs fois un capital de 600 mille francs. Il put y ajouter une collection d'objets lacustres d'Europe, qu'il acheta pendant son voyage en Europe en 1861, et d'antiquités américaines, en particulier des poteries du Pérou et du Mexique. Il organisa des expéditions d'étudiants et de savants pour recueillir des collections propres à être ajoutées à celles qu'il avait déjà réunies. Aussi le Musée de Princeton est devenu un établissement scientifique de haute valeur, où les divers domaines de l'histoire naturelle sont

représentés, et dont l'arrangement méthodique et bien entendu a été imité ailleurs.

Bien qu'il fût très confortablement établi dans sa jolie maison voisine du collège, où il vécut pendant trente ans, et où il se maria en 1867 avec Miss Haines, fille de l'ancien gouverneur de l'Etat de New-Jersey, bien qu'il fût entouré d'un vaste jardin et des agréments de la campagne, il faisait chaque année, avec son neveu Sandoz, de grandes excursions pendant ses vacances. Elles étaient employées soit à des relèvements topographiques dont les cartes étaient dessinées chez lui, soit à des explorations géologiques ou géographiques. C'était sa manière de se reposer. Le 28 mai 1871, à l'âge de 64 ans, nous le trouvons au sommet de la Sierra-Névada de Californie, occupé à visiter les chaînes côtières depuis Monterey et se préparant à retourner par les Montagnes-Rocheuses et les mines du Colorado. Il gravissait encore les plus hauts sommets aussi bien qu'un jeune homme. Enfin il exécuta ses derniers travaux topographiques dans les Monts Catskills, à l'âge de 71 ans, au milieu de forêts épaisses et de difficultés de toute sorte.

Outre ses cours, ses manuels, ses cartes, son Musée, les observations météorologiques, il avait à répondre à une correspondance écrasante qui le tenait continuellement en haleine. Il trouva cependant le temps d'écrire une remarquable biographie d'Agassiz et un ouvrage longtemps médité sur le premier chapitre de la Genèse, qu'il a intitulé *Création*. Il le composa pendant sa dernière maladie et en corrigea les épreuves jusque sur son lit de mort, aidé de sa pieuse et fidèle compagne, qui lui avait procuré dix-sept ans de bonheur.

Malgré les preuves d'une activité que d'autres appelleraient dévorante, il n'était pas encore satisfait : « Me repliant sur moi-même, je rougis du peu que j'accomplis », écrit-il en juillet 1883, quelques mois avant sa fin.

Combien se contenteraient de la dixième partie de ce qu'il a fait !

Le 23 mars de l'année dernière, il écrivait à notre Président, M. L. Coulon : « Le journal que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer m'a permis d'assister en quelque sorte à la fête semi-centenaire de la Société des sciences naturelles. J'en ai beaucoup joui, car je suis de ceux qui ont pu apprécier tout ce que vous avez fait pour elle et pour l'avancement des études scientifiques dans notre petit pays. Nul n'avait plus de droit à la reconnaissance de nos concitoyens et aux honneurs dont vous avez été l'objet. J'ai été très heureux de voir l'unanimité toute spontanée avec laquelle ils vous ont été offerts et qui est un trait qui en rehausse la valeur. »

J'ai déjà dit qu'il m'avait envoyé à l'occasion de cette fête une lettre qui fut lue au banquet et qui était destinée à être remise à M. L. Coulon, comme un hommage affectueux venant de l'autre côté de l'Atlantique.

Le 29 décembre suivant il écrivait encore à notre Président : « Je suis bien heureux d'apprendre que votre santé continue à être bonne et que vos 80 ans n'empêchent pas vos courses à pied à Chaumont. Jusqu'à l'année dernière, j'aurais pu vous en dire autant de mes 76 ans, car je pouvais encore gravir nos montagnes. Malheureusement, il n'en est plus ainsi cette année ; une maladie à la fois douloureuse et

dangereuse me retient au lit. Mais j'ai trop reçu de marques de la bonté de Dieu pour ne pas croire qu'Il sait ce qu'il y a de mieux pour moi.

« C'est avec une vraie joie que je vous vois présider encore la phalange de nos travailleurs dans le champ des sciences naturelles. Ils sont bien peu nombreux ceux de notre génération qui sont encore debout, et qui relient les temps passés au temps actuel. Je ne les en aime que plus chaudement.

« Que Dieu vous conserve encore longtemps à notre cher pays et à vos amis, au nombre desquels je suis heureux de pouvoir me compter. »

Peu de jours après, le 8 février 1884, il expirait entouré des survivants de sa famille demeurant avec lui à Princeton. Ses nombreux élèves, les institutions auxquelles il avait consacré ses forces et sa vie, tout le public cultivé des Etats-Unis, se sont associés au deuil de sa famille et du collège de Princeton.

Avec lui disparaît un des derniers représentants de cette race de chercheurs infatigables, enthousiastes de la science et du travail, qui ont vécu parmi nous et qui doivent nous servir d'exemples; avec lui disparaît un des plus distingués parmi les anciens membres de notre Société.

Que son souvenir reste vivant parmi nous !